

La balade de l'Aspirant HILIQIN...

C.T.T.I.C.N°2
Bataillon N°28
113° Cie
CAIS

Fréjus le 11 septembre 1940

Compte-rendu de l'aspirant Hiliquin Raymond, de l'ex-DIC 118 de Brest

Le 18 juin 1940 à 6 heures du matin, la 2e compagnie de marche commandée par le capitaine Riban reçut l'ordre de se rendre moitié à Landerneau, moitié à Guipavas. La mission était de retarder les Allemands, puis se replier sur Guipavas.

Le 18 juin à 8h30, la 1ère section, chef de section aspirant Hiliquin, le groupe de commandement commandé par l'adjudant Aguetas arrivaient en car à Landerneau. Le lieutenant Meneboode prend le commandement de la place.

La 2e section armée d'un seul fusil-mitrailleur est placée partie sur la route de Pencran; j'ai à ma disposition pour barrer la route de Sizun un 75 sur plate-forme placé à hauteur du champ de foire sur la route de Sizun et un canon de 37 placé à droite du pont de chemin de fer de la route de Pencran.

Aussitôt débarqué de car, je dispose les deux premiers groupes de ma section avec le FM sur la route de Sizun, le troisième groupe sur la route de Pencran.

Au cours d'une reconnaissance, ayant découvert une vingtaine de camions anglais, je commençais immédiatement deux barrages; l'un un peu après le carrefour de la route de Pencran, l'autre le plus important sous le pont de chemin de fer de la route de Sizun. Puis je bourrais les barrages d'essence et de projectiles de DCA anglais trouvés auprès d'une batterie anti-aérienne abandonnée au bord de la route.

À 14 heures les barrages étaient terminés; n'ayant aucun renseignement sur l'ennemi je faisais occuper immédiatement les emplacements de combat.

Dans la soirée du 18 et la nuit du 18 au 19, la circulation routière fut assez importante. On voyait des civils et des militaires qui évacuaient Brest et partaient en direction de Sizun-Huelgoat; en même temps, les Landernéens évacuaient la ville et allaient s'établir dans la forêt de Pencranet dans les champs avoisinants.

Le 19 juin 1940, vers 11h/11h30, un des observateurs que j'avais placé sur la ligne de chemin de fer vint me prévenir que des engins militaires arrivaient. Ne les ayant pas identifiés, il préféra m'avertir. Aussitôt, je me suis porté sur le point d'observation. Ayant reconnu des engins allemands, je donnais l'alerte (3 coups de feu).

Trois automitrailleuses de reconnaissance descendaient la route à faible allure, tenant le milieu de la route, la première portait en évidence sur son radiateur le pavillon allemand.

Au premier coup de feu, la première automitrailleuse que le pointeur du 75 tenait

dans sa lunette depuis le haut de la côte fut touchée et mise hors de combat. Aussitôt les deux autres automitrailleuses rebroussaient chemin, se retirant derrière le coude de la route en marche arrière.

Une deuxième tentative fut réalisée par un autre groupe d'automitrailleuses environ une heure ou une heure et demie plus tard. Là encore, la première voiture fut touchée et jetée sur le côté gauche de la route. Elle devint invisible de la pièce qui continua à tirer sur le point de chute supposé de l'automitrailleuse.

Ne disposant que de 35 cartouches pour mon canon je demandais du ravitaillement au lieutenant Meneboode. Ce dernier n'ayant encore pas usé de 75 m'envoya par motocyclette quelques-uns de ses obus.

Vers 16 heures une automitrailleuse que je ne vis pas descendre s'infiltra dans le barrage (formé de deux chicanes fermées à leurs extrémités). Immédiatement je donnais l'ordre de faire sauter le barrage, ayant bourré à dessein le plus proche camion de DCA et d'essence.

Au 3e coup de canon, le barrage sautait sans que l'on vit l'automitrailleuse en sortir.

À 16h30, l'aspirant Bonfait envoyé par le lieutenant Meneboode venait de donner l'ordre de repli. Au même moment je fus attaqué à la mitrailleuse par un groupe d'Allemands qui profitant des talus que je ne pouvais utiliser, s'était avancé jusqu'à une vingtaine de mètres de ma position sans que nous puissions les voir.

Aussitôt nous ouvrimus le feu avec notre FM et nos fusils obligeant les allemands à s'abriter derrière le terrain et ne pouvant ajuster leurs feux. Ne disposant pas de grenades, nous ne pouvions les déloger. Les Allemands nous tiraient dessus à coups de balles traceuses. Nous continuâmes à tirer ainsi pendant un quart d'heure environ pour permettre aux canonnières de rendre inutilisable la pièce de 75. Je donnais l'ordre de repli, les deux groupes protégés par le FM qui tirait en se repliant, prenaient le chemin de l'hôpital complémentaire.

Dans le jardin les deux groupes furent rejoints par le motocycliste qui amenait les obus, les Allemands ayant détruit sa moto. Après avoir été vérifier la destruction du canon, je rejoignais les groupes dans le jardin de l'hôpital.

Ne pouvant prendre la route de Brest qui était sous le feu des Allemands, je prenais alors la route de Pencren. Au passage du pont de chemin de fer, je détruisis le canon de 37mm et j'emmenais mon troisième groupe (qui n'avait pas utilisé le 37).

Toute ma section se reforma dans la forêt. Après une courte halte de quelques heures dans la forêt, lorsque je fus rejoint par l'aspirant Frain de la Gaullayrie, envoyé par le commandant Paumier du DIC 118, celui-ci me faisait donner l'ordre de déposer les armes : l'armistice étant signé. Bien qu'étonné par cet ordre, je désarmais mes hommes, je faisais démonter les armes, je les cachais dans un tas de bois et je décidais d'aller à Plougastel-Daoulas, PC du cdt Paumier.

À l'entrée du pont de Plougastel, je trouvais le commandant Paumier qui me confirma l'ordre que m'avait apporté l'aspirant Frain. Je lui demandais alors ce que je devais faire. Le commandant m'autorisa à rentrer à Brest en me disant que l'armistice était signé et je n'avais rien à craindre des Allemands. J'avais ordre de revenir, le lendemain très tôt avec des camions pour ramener ma section à Brest. Il était alors 22 heures.

Je partis aussitôt, pour Brest, en voiture accompagné par l'aspirant Bonfait, qui n'ayant pu rejoindre le lieutenant Meneboode à Landerneau s'était replié avec ma section, et par un sergent qui conduisait la voiture.

En arrivant à Brest, au lieu-dit « Le petit Paris », un officier allemand qui s'occupait de la circulation nous arrêta, nous fit descendre et nous envoya à la caserne en nous disant que nous étions prisonniers. Après avoir été fouillés de nombreuses fois, nous allâmes aux casemates où étaient nos chambres.

Le 20 juin très tôt le matin, une patrouille allemande commandée par un sous-lieutenant vint nous donner l'ordre de prendre nos cantines et d'aller à la caserne Fautras où était rassemblée une partie des prisonniers français.

Dans la cour des casemates, je rencontrai le capitaine Masiee qui, avec une corvée, enlevait les vivres que voulaient bien nous laisser les Allemands.

À la Caserne Fautras, les officiers et aspirants étaient prisonniers sur parole. Ils pouvaient loger, manger et errer librement en ville. Les hommes étaient enfermés dans la caserne. Avec les vivres dont disposait le dépôt, le commandant Groulard, devenu commandant de la DIC 118 après le départ du colonel Bare, organisa la nourriture des quelques 2000 hommes présents à la caserne Fautras.

Le 21 juin les Allemands devenaient plus stricts vis-à-vis des prisonniers. Ils exigèrent la formation des compagnies et les listes nominatives. Entre-temps, ils vérifiaient et emportaient le matériel automobile abandonné par les anglais et que le dépôt avait récupéré. De même, ils vidaient l'armurerie.

Le 22 juin, interdiction absolue de quitter le quartier Fautras. Les officiers logent et mangent au quartier.

Le soir, à 18 heures, rassemblement des officiers qui, après une petite promenade spectaculaire en ville sous la garde des soldats allemands sont amenés à la rue de la Banque, de là expédiés en autocars à Loudéac. Voyage de nuit au cours duquel une collision se produisit, aucun officier français ne fut blessé.

Le soir à 21 heures, rassemblement des hommes, rassemblement exécuté par les Allemands et sous la menace de mitraillettes, environ 250 hommes sont embarqués en camion à Loudéac.

Le 23 juin avec un convoi de 500 hommes, je suis emmené en camion à Loudéac dans une camionnette de 2 tonnes, nous étions entassés à 32 hommes.

Le départ a lieu à 10h00 par Landerneau – Sizun-Huelgoat – Carhaix-Mael – Carhaix - Guerlédan, nous sommes conduits à Loudéac.

Environ 12.000 hommes sont parqués sur un terrain de football, nous sommes arrivés vers 16 heures. Depuis midi une pluie diluvienne tombe sans arrêt, tous les hommes sont trempés jusqu'aux os. Un homme essaie de s'enfuir, on tire dessus à coups de FM (français)... Il est manqué, quelques minutes après il est ramené. Sans jugement, à titre d'exemple, il est fusillé à coups de mitraillettes, enterré dans un champ voisin.

Sur la pelouse du terrain de football, 4 FM français sont installés sur des tables prêts à faire feu à toute tentative d'évasion.

Aucun officier sur ce terrain, ils ont tous été emmenés dans deux écoles, après bien entendu un petit stage sous la pluie.

Vers 19 heures les aspirants venus de Brest sont conduits en auto dans une école publique où ils passent la nuit tant bien que mal. Là beaucoup d'officiers en provenance de dépôts d'infanterie voisins (St Briec, Guingamp, Lamballe).

Nous sommes arrivés au moment de la soupe, pour tout repas, on nous sert de l'eau chaude dans laquelle on a cuit de la viande, environ 25 grammes de viande chacun et du pain.

Le lendemain midi même menu, aux dires des soldats allemands nous avons un bœuf pour tous les officiers (environ 1000 hommes) !

Le 24 juin dans l'après-midi nous voyons des prisonniers partir pour la gare. Le soir c'est notre tour, les officiers sont réunis et en colonne par quatre nous sommes acheminés vers la gare, l'embarquement dure environ trois heures !).

Des Allemands ivres assurent le départ à grands renforts de coups de mitraillettes, ils nous compressent dans les wagons. Au départ dans notre compartiment (compte-tenu du couloir) nous sommes 18. Nous allons ainsi jusqu'à Saint-Briec : là on ajoute des wagons ce qui permet d'aérer les wagons.

Nous débarquons le 25 Juin vers 7 heures à Guer. On nous fait débarquer et nous allons à pied de Guer à Coëtquidan (5 km). Les bagages sont emmenés sur des camions. Les officiers supérieurs et officiers subalternes ne pouvant marcher sont conduits en auto.

A Coëtquidan le camp est occupé depuis la veille par quelques milliers de prisonniers venus notamment de Rennes et de Redon. Les officiers et aspirants sont parqués dans l'îlot P (baraquements construits par le Génie pour les troupes polonaises).

Les Allemands sont en train d'enclaver une vingtaine de ces baraques. Les officiers s'installent comme ils le veulent un peu partout dans ces baraques.

Les officiers généraux et supérieurs dans l'îlot E (villas en pierre, construites pour les officiers lors des manœuvres).

Les Polonais ont tout abandonné en partant ce qui permet à beaucoup d'officiers de récupérer des équipements complets, car beaucoup n'ont rien, souvent les Allemands ne permettant pas d'avoir des bagages.

Les deux premiers jours nous sommes prisonniers sur parole. Nous errons librement dans le camp, nous allons manger et acheter des victuailles à Bellevue.

Chaque matin le général Bazoche réunit les officiers et fait le rapport.

Le 3e jour le grillage entourant l'îlot P est terminé. Les Allemands font entrer tous les officiers dans l'enclos et depuis interdiction d'en sortir. Les Allemands laissent à notre disposition le mess des officiers de Coëtquidan. Nous organisons alors un mess. Deux lieutenants ont obtenu un laissez-passer et vont dans les villes environnantes (Vannes, Lorient, Rennes, Nantes) acheter de la nourriture pour les officiers.

La commission du mess est présidée par le colonel Cary, elle pourvoit à tous les besoins des prisonniers. Elle organise en plus une coopérative, un bar, un bureau de tabac, une salle de jeux, une bibliothèque.

Les Allemands nous laissent tranquilles dans notre îlot, ils exigent deux appels par jour, appels faits dans les baraques et en famille, lorsque le chef de baraque n'est pas trop froussard.

Le soir nous sommes obligés de rentrer dans les baraques à 22 heures ce qui amena deux fois des incidents, des officiers qui étaient aux WC eurent les reins piqués à coups de baïonnettes parce qu'ils ne rentraient pas assez vite au gré des sentinelles...

Au point de vue confort et nourriture, j'estime que nous n'avions pas à nous plaindre; nous disposions tous de baraques et de lits convenables, la nourriture préparée par les employés du cercle naval était abondante, variée et bien préparée.

Les hommes étaient au nombre de 16000... répartis en une dizaine d'îlots. Les Allemands ne disposaient pas du cadre suffisant pour s'occuper des prisonniers, ils avaient eu recours aux officiers français pour s'occuper des îlots.

Chaque îlot était dirigé par un capitaine assisté de deux lieutenants et de quelques aspirants. Ils s'occupaient uniquement de l'administration, ils étaient chargés de la nourriture et du logement des hommes.

Aux dires du lieutenant de vaisseau Mille commandant l'îlot O, la nourriture était nettement insuffisante.

Les hommes étaient employés aux diverses corvées à l'intérieur du camp.

Au début d'août, les Allemands nous annoncèrent que le camp devait être libre pour le 15 août. Les hommes par groupe de 2000 furent expédiés par camions jusqu'à Rennes. Là ils prenaient le train en direction du nord de la France. Les noms de Senlis, Maubeuge, Rouen, Harfleur circulèrent dans le camp. Le 12 il ne restait plus au camp que 800 hommes parqués au "vieux camp".

Ayant entendu dire que le 14, les officiers allaient être expédiés dans un grand camp conçu pour les officiers, et nous laissant entendre que ce camp était en Allemagne, je décidais de m'évader. Dans la nuit du 11 au 12 août à 2 heures du matin, nous partions. Un camarade nous souleva le grillage et en rampant nous passions dessous, pendant que deux sentinelles mobiles avaient le dos tourné.

Jusqu'à 6 heures du matin nous avons erré dans les bois de Saint-Malo-de-Bignon. À 8h30 nous étions à Thélin.

Nous avons continué jusqu'à Pellan. Au sud de Pellan, vers 8h nous nous séparions. Le lieutenant Meneboode partait en direction de Rennes, le lieutenant de vaisseau Mille et moi en direction de Nantes.

Les deux premiers jours nous voyageâmes à pied, le 12 août au soir, en prenant les chemins de fermes nous avons atteint Pipriac en passant par Campel, Maure-de-Bretagne. Le soir nous logeâmes à l'hôtel où était la Kommandantur, n'ayant pas grand-chose à craindre puisque nous étions habillés en civil.

Le 2e jour nous sommes partis de Pipriac à 6 heures (heure allemande). Le soir nous étions à Nozay en passant par Guéméné-Penfao et Bresle. Après avoir passé la nuit à

l'hôtel, le 14 au matin nous prenions le car pour Nantes.

Arrivés tôt en ville, nous nous sommes complètement ré-équipés. Pendant deux jours nous avons été hébergés chez un médecin, parent du lieutenant de vaisseau Mille.

L'après-midi, nous sommes allés à la préfecture de Nantes où nous nous sommes fait passer pour des naufragés du paquebot "Meknès" sans trop de difficultés, nous avons obtenu des pièces d'identités. Munis de ces pièces nous avons pris le train pour Bordeaux où nous sommes restés 24 heures. Nous avons repris le train le 16 pour Morcenx et Mont-de-Marsan.

Le 17 vers 2 heures nous passions à travers bois la zone de démarcation à 6 km au sud de Mont-de-Marsan. À minuit nous étions à Grenade-sur-Adour en zone libre.

Le 18 août au soir nous prenions le train pour Tarbes et Toulouse où nous nous présentions au Bureau de la Place. On nous envoya au 2e Bureau où, après un interrogatoire, on nous donna un ordre de mission pour Vichy. Là encore, je fus interrogé pendant deux ou trois heures par le 2e Bureau.

De là, on m'envoya à Clermont-Ferrand à la disposition des Troupes Coloniales pour obtenir une affectation.

La 8e Direction me mit d'abord à la disposition de la 13e Région militaire qui m'affectait au 28e Sénégalais, soi-disant arrivé à Guéret. Arrivé à Guéret j'appris que le 28e Sénégalais était arrivé à... Rivesaltes !

Le Bureau de la Place de Guéret m'envoya à Clermont-Ferrand. Ne disposant plus de Troupes Coloniales, la 13e Région m'affecta au 92e RI. Lorsque je me suis présenté au colonel celui-ci refusa de m'affecter à son régiment et me renvoya à la chancellerie de la 13e Région. Je fus alors pris en charge par la Direction des Troupes Coloniales qui m'envoya à Fréjus.

Fait au Camp de CAIS le 11 Septembre 1940
Aspirant Hiliquin